

La Guerre

Oui, où allait-on ainsi ? Eh bien, à la guerre, tout droit. La guerre... Jacques l'avait faite, la précédente, « la grande » celle de 14-18, et n'en parlait jamais. Mais on rencontrait parfois dans les rues de drôles de bonshommes sans jambes – on disait « des culs-de-jatte » – installés dans des sortes de caisses très basses, à roulettes, et qui s'aidaient de deux fers à repasser (ils n'étaient pas électriques, en ce temps-là) pour s'appuyer au sol et ainsi avancer. Dans le métro, on voyait aussi des hommes qui portaient des lunettes noires et des chapeaux à larges bords. Malgré ces précautions, on leur devinait un visage effrayant, avec une peau trop rose, tendue, luisante – des grands brûlés, disait-on. Je me rappelle encore en avoir montré un du doigt à Suzanne. Seigneur ! Je n'ai jamais recommencé, croyez-moi ! Chaque année, il y avait aussi en France une tombola dite des « Gueules Cassées », et y prendre un billet était faire preuve de patriotisme, visiblement. Mais pour nous, les petits, voir écrits officiellement des mots qu'on nous interdisait d'ordinaire – « gueules », et surtout « culs » – c'était une espèce de revanche, silencieuse, mais qui faisait du bien. On disait encore qu'il y avait des blessés de la face tellement effroyables qu'ils portaient un masque et ne sortaient jamais le jour.

Tout cela faisait peur, bien sûr, mais quoi, on l'oubliait aussitôt, comme toute chose pénible.

Il y avait la politique, aussi – 1936, la gauche au pouvoir, les émeutes, et Blum, le ministre si généreux, mais détesté parce que juif. J’ai entendu dans les rues des gens défiler en criant : « Blum au poteau ! » On m’expliqua qu’il s’agissait d’un poteau d’exécution, ce qui n’éclaira pas ma lanterne. On parlait beaucoup de l’Allemagne aussi, avec ce chancelier Hitler très légalement élu, mais qu’on voyait, aux actualités du cinéma, aboyer, le bras tendu, devant des foules énormes et visiblement hypnotisées qui criaient « Sieg Heil ! Heil Hitler ! » avec une conviction à faire frémir. Pas moi, bien sûr, ni Gérard – nous, on trouvait tout ça plutôt excitant – pour une fois qu’il se passait quelque chose ! Et puis Jacques, visiblement très soucieux, ne jetait plus guère les yeux sur sa cravache – il y avait dorénavant des choses bien plus graves, et tout cela devait lui rappeler des souvenirs... À la radio, on parlait de l’Autriche, de la Pologne, de l’Angleterre, comme en cours de géographie – et « Heil Hitler » furent les premiers mots d’allemand que j’entendis.

Mais la vie continuait. On passa les vacances à Mainville, la belle maison avec le grand jardin, et l’on y fêta le baptême de ma poupée Élisabeth, avec des petits voisins qui vinrent très volontiers manger des gâteaux et des dragées avec moi. J’ignorais alors qu’ils allaient – du moins trois d’entre eux, frères et sœur, les Filippi – occuper une telle place dans ma jeunesse. Et plus encore, que Mainville allait cesser sous peu d’être une simple maison de campagne, et que j’allais y vivre pour de bon, et longtemps.

À la fin de l’été, on entra dans cette guerre dont on parlait tant, en septembre 39. C’était la troisième de Jacques, après 14-18 et la « pacification » du Maroc, et il avait 54 ans. Il fut donc mobilisé à l’arrière, comme on disait, médecin-chef de l’hôpital de Juilly, qui recevait les blessés du front. Suzanne l’accompagna, évidemment, et ils emmenèrent Gérard avec eux : il y avait à Juilly un célèbre collègue d’Oratoriens, alors qu’à Mainville, il n’y avait pas d’établissement secondaire. Par contre, il y avait pour moi l’école primaire... oui, pour moi. Car je restais, moi. Non toute seule, ras-

surez-vous, mais avec mes grands-parents, qui avaient quitté Strasbourg en toute hâte : Hitler hurlait à tous vents qu'il reprendrait l'Alsace et la Lorraine, ah mais !

Je ne me souviens pas d'adieux émus, d'étreintes, de larmes – ni d'un déménagement, et pourtant il y en eut un, puisque le piano de Paris se retrouva au grand salon de Mainville, hélas pour moi : Grand'Mère se rappela qu'elle était professeur de piano, et me donna consciencieusement les leçons que Suzanne « oubliait », elle, de me donner – ça l'embêtait visiblement autant que moi.

Non, je ne me rappelle rien. Sauf qu'on parlait maintenant de la « drôle de guerre ». Je ne savais pas pourquoi et je m'en moquais. À l'école, j'avais retrouvé les petits invités du baptême aux dragées, les Filippi, et les directeurs étaient très gentils avec moi : ils s'appelaient Meyer, et l'accent de ma grand-mère, quand elle alla m'inscrire, avait dû les enchanter. Je retrouvai mon horreur des maths – du calcul – et mon plaisir d'être bonne en dictée, en rédaction et en histoire.

Non, je n'étais pas triste. Pas consciemment, en tout cas. Je me rappelle seulement que le soir, mes devoirs faits et mes leçons apprises, pendant que Grand'Mère préparait le dîner et que Grand-Père lisait le journal, près de la cuisinière à bois qui chauffait si bien, j'étais souvent prise d'étouffements, oh pas graves, non, mais pénibles, et assez agaçants pour que Grand'Mère me dise souvent : « Danele, ne soupire pas comme ça ! » Mais j'avais beau faire... Je me rappelle aussi qu'une fois couchée, dans la pièce à côté de la cuisine, où il faisait un peu plus chaud que dans le reste de la maison, j'entendais au loin, très loin, les trains qui allaient à Paris... un roulement sourd, et parfois des coups de sifflet. Et alors, j'avais envie de pleurer, très fort – sans jamais penser clairement que mes parents me manquaient, et Gérard, et l'appartement, et mes livres, et le marché rue Saint-Charles avec maman, et Sainte-Élisabeth... Tout cela je le découvrais bien plus tard, et je nommerais alors « angoisses » ces soupirs qui exaspéraient tant

Grand'Mère. Et je comprendrais que c'était une vie bien peu joyeuse que celle d'une petite fille de huit ans soudain quasi orpheline, entre deux vieillards qui ne se parlaient guère, et en alsacien seulement.

Grand'Mère, par contre, me parlait beaucoup, à moi. Deux fois par semaine, elle m'emmenait avec elle au marché de Draveil, à deux ou trois kilomètres de Mainville. Nous marchions donc longtemps, aller et retour, et il me semble qu'elle me parlait sans arrêt. D'où connaîtrais-je, sans cela, tant de détails sur sa vie d'enfant, puis de jeune mariée visiblement déçue – et le mot est faible – par un mariage arrangé ? Et le nom de cet homme qu'elle avait peut-être aimé, rêvé plus encore, car il n'y avait sûrement jamais eu rien de concret entre eux... Et l'égoïsme de Grand-Père, hallucinant, et les leçons de piano qu'elle donnait toute la journée, et les finances toujours très basses – mais aussi cet amour pour sa fille unique, rarement évoqué, mais que je sentais malgré tout... Une fille partie à Paris, autant dire au bout du monde, au bras d'un homme qui n'était pas de leur milieu, qui ne parlait pas l'alsacien, ne jouait pas aux cartes avec Albert, son beau-père, un homme divorcé, puis veuf, et père d'une fille de 14 ans qu'on ne connaissait pas – un homme, surtout, qui était bien plus âgé que Suzanne et la faisait pleurer... Ainsi, deux fois par semaine, pendant cette étrange année, j'écoutais ma grand-mère – elle s'appelait Marie – déverser sur moi des flots de tristesse qui se terminaient régulièrement par un « Ja, ja, Danele, tu verras, toi aussi » qui me promettait un avenir en larmes. Elle ponctuait souvent ses lamentations d'un « Ceux que Dieu aime, Il les rappelle jeunes » qui mettait un point final à toute velléité d'espérance.

Elle était petite, avait un chignon blanc qu'elle portait sur la nuque, et des poches sous ses yeux dont elle me disait souvent qu'ils avaient été beaux, « des yeux de biche », disait-elle en alsacien – mais je n'arrivais pas à le croire. Elle allait à la messe le dimanche, plus par crainte que par amour, je le crois, et s'occupait bien de moi, matériellement – mais je savais, je savais qu'elle me préférait Gérard de beaucoup. Il avait déjà sept ans quand il avait

quitté Strasbourg pour Paris – pour ma part, j’avais quinze mois. Elle ne m’avait donc presque pas connue. Et puis Gérard était tellement plus gentil que moi – et il portait ce lourd fardeau que je n’avais pas, moi, le bégaiement.

Quant à Grand-Père, il était grand, bedonnant (ce qu’on appelle en Alsace « un ventre à bière »), les yeux bleus, très germanique d’allure, il faut le reconnaître. Et quand il allait prendre son journal, chaque matin, au Café de la Place, avec son accent à couper au couteau, on le regardait de travers, c’est sûr : « Alsacien... oui, c’est vite dit. Boche sûrement... un espion ? Va savoir ! » Il n’y eut donc que moi pour s’étonner de voir gravée, un matin, dans la pierre tendre du portail, sur la rue, une croix gammée. À peine si je savais ce que c’était – mais je le vécus comme une gifle, comme une marque infamante. Heureusement que mon nom, à moi, sonnait bien français, que j’étais brune aux yeux bruns, et que les directeurs de l’école, les Meyer, avaient un faible pour moi. Pour le reste, Grand-Père était très gai de nature, jouait assez bien du violon, adorait les allusions et les chansons grivoises et – j’allais oublier, croyez-vous ! – il était exhibitionniste. Oui. Exhibitionniste. Seulement en famille, semble-t-il. Avec les enfants. Grand’Mère l’ignorait – je veux l’espérer.

Bref, entre mon père et mon grand-père, le mariage pouvait paraître repoussant, mais je n’avais pas l’âge d’y penser, et je n’y pensais pas. Pas clairement.

Donc, c’était la guerre – la drôle de guerre – mais nul avion dans le ciel, nul bombardement, nulle privation alimentaire encore. On aurait pu se croire en temps de paix.

Un jour, cependant, notre voisine – que nous appelions « la Dudu », fut officiellement avisée de la mort au combat de son fils chéri, Marcel. Elle en avait un autre, mais qui ne comptait pas. Marcel mort ! Toute la Charrière fut vent debout (on appelait ainsi notre petite rue, la rue de la Charrière) – et l’excitation fut à son comble quand le brave curé du village crut de son devoir de visiter la mère éplorée. Le malheureux ! Il ne connaissait pas la Dudu, mais nous, si. Ça ne traîna pas : elle ouvrit sa porte et se mit à hur-

ler – des horreurs, à l'évidence. Il faut dire qu'elle ne croyait pas en Dieu, et encore moins depuis qu'Il lui avait pris Marcel. Alors son représentant... On crut qu'elle allait le gifler, mais il releva sa soutane vite fait et prit ses jambes à son cou. Derrière les carreaux, la Charrière retenait son souffle... ah, c'était trop beau ! Le curé tourna enfin le coin de la rue et disparut. La Dudu claqua sa porte. La colère avait pris le pas sur la douleur quelques instants, et elle devait en éprouver une sorte de soulagement. Mais Marcel ne reviendrait pas. Jamais. Et c'était la faute à ce bon Dieu qui n'existait même pas, le salaud !

Quelques années plus tard, quand la France fut libérée, le drame de Marcel revint au premier plan. La Dudu fut avisée qu'elle pouvait venir prendre son corps – enfin, ce qu'il en restait – je ne sais où, en Lorraine, je crois – là où il était « tombé » comme on disait pudiquement. Elle s'y rendit aussitôt, avec sa belle-fille, la jeune femme de Marcel. Or Suzanne, par hasard, passa la voir quelques jours avant son départ. La Dudu lui dit alors, d'un air mystérieux qui ne lui était pas habituel du tout, qu'elle allait lui « faire voir quelque chose ». Elle l'amena en silence dans la salle-à-manger, pièce d'apparat froide et impersonnelle, qui n'avait nul usage au monde, mais où trônait une commode ancienne qui fit aussitôt lever les sourcils à Suzanne, très habituée des Puces et du Village Suisse, – un rassemblement d'antiquaires au cœur de Paris. Toujours silencieuse, la Dudu ouvrit solennellement un tiroir et en sortit une grande pièce d'étoffe blanche, soigneusement repassée, qu'elle déplia d'un geste théâtral. Et Suzanne contempla, abasourdie, une nappe de douze couverts, entièrement bordée de hauts jours et brodée magnifiquement, de délicates incrustations de dentelle notamment. Elle s'exclama : « Mon Dieu, c'est vous qui avez fait ça ? » Elle n'en croyait rien, ne pensant pas la vigoureuse Dudu capable de tant d'art. Elle se trompait : « Oui, c'est moi, bien sûr. Je l'ai brodée pour mon trousseau, avec ma mère... Et voilà. » La nappe n'avait jamais servi, c'était visible. Suzanne eut un élan irrépressible : « Je vous l'achète, le prix que vous voulez ! » Si la Dudu

fut flattée, elle ne le montra pas. « Vous la vendre ? Vous m'en donneriez un million que je ne le ferais pas. Je l'emporte après-demain en Lorraine, pour ensevelir Marcel. » Suzanne en resta bouche bée, mais n'osa pas insister. Elle revint bouleversée à la maison : « Tu te rends compte ? me dit-elle. Tu imagines dans quel état doit être ce pauvre Marcel, depuis le temps ? Et c'est cette... horreur qu'elle va déposer dans cette merveille, pour l'enterrer au cimetière... Tu te rends compte ? » Je n'éprouvais pas la passion de Suzanne pour les dentelles et la broderie – je ne vis d'ailleurs jamais de mes yeux la fameuse nappe – mais il m'est arrivé de songer à la jeune Dudu – elle s'appelait Élise – brodant durant des jours et des jours, disparaissant sous les plis de la merveille – et ne sachant pas du tout, du haut de ses 17 ans, qu'un jour elle y allongerait le cadavre de son fils, l'homme qu'elle aurait le plus aimé au monde...

À son retour, la Dudu nous dit seulement qu'elle n'avait reconnu Marcel que grâce à un chandail qu'elle lui avait tricoté et qu'il portait le jour de sa mort. Elle avait donc vu, de ses yeux vu, son fils bien aimé devenu « ce qui n'a de nom dans aucune langue », pour parler comme Bossuet. Pauvre, pauvre Dudu... mais elle eut la satisfaction du devoir accompli, sans doute, et ne parla plus jamais de tout cela.